LA PRISE DE TOULON,

TABLEAU PATRIOTIQUE EN UN ACTE, EN PROSE, MÊLÉ D'ARIETTES.

PAROLES DU C. PICAR.
MUSIQUE DU C. DALAYRAC.

REPRÉSENTÉ, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la rue Feydeau, le 13 Pluviôse, l'an 2 de la République.

Prix, 25 sols.



A PARIS,
Chez HUET, Libraire, Marchand de Musique & d'Estampes, rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Jacobins, N.° 70, & au Théâtre de la rue Feydeau;
Et chez les Citoyens DENNÉ & CHARON, Passage de la rue Feydeau.

L'an Second de la République.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
UN REPRÉSENTANT du Peuple.	*VALLIÈRE*
UN DÉPUTÉ, emprisonné par les Anglais.	*LEMET.*
UN SOLDAT blessé.	*DESCOMBES.*
UN FORÇAT.	*BELLEMONT.*
UN AMÉRICAIN, au service de l'Angleterre.	*CHATEAUFORT.*
UN COURIER.	*GARNIER.*
UN OFFICIER Anglais.	*JULIET.*
UN OFFICIER Allemand.	*GEORGET.*
UN ci-devant MARQUIS.	*MARTIN.*
UN ci-devant EVÊQUE.	*GOUSSE.*
UN ci-devant PRÉSIDENT.	*LE SAGE.*
LE GÉNÉRAL des Troupes du Pape.	*PLATEL.*
LE ci-devant MONSIEUR.	*PREVOST.*

LA PRISE DE TOULON,

OPÉRA EN UN ACTE.

Le Théâtre repréſente les Remparts de Toulon. On voit, ſur un des côtés, un Pont-levis baiſſé; dans le fond, des murailles, derrière leſquelles on apperçoit le haut des maiſons & des mâts de vaiſſeaux.

SCENE PREMIERE.

L'OFFICIER ANGLAIS, L'AMÉRICAIN, *Pluſieurs Soldats en faction ſur les remparts.*

L'ANGLAIS, *examinant les remparts.*

BIEN ! très-bien ! Je ſuis content extrêmement fort. Soldats de bonne mine, munitions, canons, bombes, mortiers abondans, redoutes imprenables, & trois mille hommes pour les défendre ; avec cela, courage, vaillance, & ſur-tout loyauté conſidérable. Il ſera difficile de nous faire ſortir de Toulon, je crois. Son Alteſſe royale, Monſieur, le Régent de France, comme il ſera flatté, quand il fera la revue de tout le monde ! Je prétends, pour l'honneur de la nation, qu'il ſoit ſatisfait ſur-tout des milices anglaiſes, entendez-vous ? Nous ne voulons que le bien du Français, nous ; & c'eſt pour aſſurer ſon bonheur que nous ſommes entrés dans ce port.

L'AMÉRICAIN, *à part.*

Par trahiſon.

L'ANGLAIS.

Et que Saint-Malo & Dunkerque & Marſeille ſeront bientôt à nous, entendez-vous ? Mais continuons la viſite des forts. Si les Français viennent à bout de le prendre, damnation ! ils ſont enragés, & je me fais Jacobin, le diable m'emporte. (*Il ſort.*)

SCENE II.

L'AMÉRICAIN, *seul.*

Et je servirais plus long-tems cette nation perfide ! & je porterais les armes contre les Français ! moi, Américain, Bostonien, je me battrais contre mes amis, mes alliés, contre ceux à qui je dois la liberté de mon pays ! non, non, jamais, jamais.

AIR.

Sous vos drapeaux, lâches Anglais,
Je suis armé contre la France ;
Mais mon cœur avec vous n'est pas d'intelligence ;
Je ne partage point vos coupables projets.
Perdre plutôt cent fois la vie.
Tyrans, tyrans, vous m'êtes en horreur,
Craignez ma haine & ma fureur.
Vous avez sauvé ma patrie,
O vous ! Français, nos bons amis,
Je ne servirai point parmi vos ennemis.

SCENE III.

L'AMÉRICAIN, LE FORÇAT.

LE FORÇAT, *sortant de la ville avec précaution.*

Est-ce toi, brave Américain ? puis-je te parler ? Depuis hier, depuis l'instant où j'ai cru lire dans ton ame l'amour de la liberté, je brûle d'épancher mon cœur dans le tien. Que mon habit ne t'inspire pas de défiance. Crois qu'il est possible de conserver des sentimens honnêtes sous la livrée du crime.

L'AMÉRICAIN.

Va, je n'en doute pas. Je t'ai vu plusieurs fois pleurer

ſur la trahiſon des Toulonnais, & je ſais déjà que tu ne dois ton châtiment qu'à l'erreur, à la miſère, à une effèrveſcence de la jeuneſſe, ou peut-être même aux loix du deſpotiſme.

LE FORÇAT.

Il eſt vrai; mais toi, comment te trouves-tu défenſeur d'une cauſe que tu déteſtes?

L'AMÉRICAIN.

Ah! mon ami, qu'ils ſont atroces, qu'ils ſont perfides, ces inſulaires, qui oſent ſe vanter d'être libres, & qui déclarent la guerre à tous les peuples généreux qui veulent conquérir la liberté! Une affaire de commerce m'amène à Londres, je me trouve dans un lieu public. Tout-à-coup on exerce cette abominable tyrannie connue ſous le nom de la preſſe; je me trouve entraîné à bord d'un vaiſſeau, forcé d'être matelot, d'être ſoldat; & moi qui chéris la liberté avec idolâtrie, j'ai la douleur de me voir confondu avec les ſatellites des tyrans.

LE FORÇAT.

Je les reconnais bien là; voilà comme ils ſe conduiſent dans Toulon. Ils ont empriſonné tous les patriotes. Un Repréſentant du peuple gémit dans un cachot, abreuvé de dégoûts, d'amertume & d'humiliations, menacé à chaque inſtant d'une mort ignominieuſe. Les femmes redemandent en vain les objets qui leur ſont chers. C'eſt au prix de leur fortune, de leur honneur, qu'on oſe mettre la liberté de leurs pères & de leurs époux! Là, la monarchie renaît ſous ſes formes les plus hideuſes; là, tous les abus ont repris leur ancienne vigueur; là, l'ariſtocratie exerce arbitrairement ſes vengeances; là, la vertu & le patriotiſme ſont des titres de proſcription. Les lâches qui ont cru trouver le bonheur en livrant leur ville, éprouvent eux-mêmes ces cruels traitemens. Quelle terrible leçon pour les traîtres!

L'AMÉRICAIN.

Quel exemple pour les villes qui ſeroient tentées d'imiter Toulon!

LE FORÇAT.

Mais l'inſtant de notre délivrance n'eſt pas éloigné; les Français approchent. Les redoutes fortifiées par l'art & la nature, ces forts hériſſés de canons feroient effrayans, feroient imprenables pour d'autres que des Républicains français. Mais je les connais, je connais leur fougue impétueuſe, je ſais quels prodiges peut enfanter l'amour de la liberté. Rien ne les arrêtera, & je ſuis ſûr de la victoire. A peine paraîtront-ils, je vole aux priſons, je briſe les fers des innocentes victimes qui y ſont entaſſées : de concert avec eux je ſeconde les efforts de mes compatriotes. Je ſais que les Anglais méditent d'incendier nos vaiſſeaux, de détruire tout ce qu'ils ne pourront pas emporter. J'arracherai à l'incendie, je déroberai à la deſtruction les vaiſſeaux, les armes, les munitions, les cordages; je me précipiterai, s'il le faut, au milieu des flammes : trop heureux ſi je peux en mourant conſerver quelques richeſſes à ma patrie !

L'AMÉRICAIN.

Et moi, je ſuis enfin au poſte que je deſirais ! Avant la fin du jour, j'aurai déſerté, j'aurai joint mes amis, mes freres, nos anciens oppreſſeurs, nos ennemis naturels, qui emploient aujourd'hui contre les Français les armes dont ils ſe ſont ſervis contre nous, pauvres Américains ! la perfidie, la ſcélérateſſe & la corruption.

LE FORÇAT.

Bien, mon ami ! je me retire, on pourroit nous ſurprendre; embraſſe-moi : qu'il eſt doux, quand on n'eſt entouré que de traîtres & de lâches, de pouvoir preſſer un honnête homme ſur ſon cœur !

L'AMÉRICAIN.

J'entends mon indigne capitaine.

LE FORÇAT.

Efforce-toi de cacher le mépris qu'il t'inſpire, & attends un moment favorable.

SCENE IV.

L'ANGLAIS, L'AMERICAIN.

L'ANGLAIS.

A MERVEILLE. Son excellence, M. Williams Pitt, ne risque rien d'assembler le parlement d'Angleterre. Que de victoires à leur raconter! La chambre des Communes ne peut pas se dispenser de voter de nouveaux subsides à notre bon roi Georges.

L'AMÉRICAIN, *à part.*

Qu'il tremble que le peuple Anglais ne se lève à son tour!

L'ANGLAIS.

Que de réjouissances, que d'illuminations, que de belles choses, que de toast dans Londres! A propos de toast, si je me régalais d'une jatte de punch; c'est un charme que le punch ici. Nous avons de si bons citrons en Provence.

L'AMÉRICAIN, *à part.*

Prenez garde que les citrons de Provence ne coûtent aussi cher cette année aux Anglais, que le vin de Champagne de l'année dernière aux Autrichiens.

SCENE V.

LES PRECEDENS, L'OFFICIER Autrichien.

L'AUTRICHIEN.

MORT DIABLE! se moque-t-on des soldats de l'Empire ici? Comment! pas un soldat Autrichien en fac-

tion sur les remparts, le jour même que le Prince français doit venir les visiter.

L'ANGLAIS.

Doucement, M. l'Allemand ; parlez plus bas, entendez-vous ?

L'AUTRICHIEN.

Et de quel droit, M. l'Anglais, prétendez-vous m'imposer silence ?

L'ANGLAIS.

Nous sommes ici dans Toulon, & c'était les Anglais qui avaient pris la ville.

L'AMÉRICAIN.

Qui l'ont achetée plutôt.

L'AUTRICHIEN.

Tartaiffle, je vous conseille de vous vanter de cette conquête ; ce sont vos banquiers, & non vos soldats qui l'ont faite, certainement.

L'ANGLAIS.

Qu'est-ce que vous dites ?

L'AUTRICHIEN.

Je dis que Toulon a coûté cent soixante millions, & pas un homme.

L'ANGLAIS.

Goddem, mon petit Autrichien, point d'injures, je vous prie ; je suis capable pour prendre ma revanche, entendez-vous ?

L'AUTRICHIEN.

Plaît-il ?

L'ANGLAIS.

Longwy & Verdun prouvent pour votre loyauté & votre courage beaucoup, n'eſt-ce pas ?

L'AUTRICHIEN.

C'eſt par la trahiſon que vous avez triomphé.

L'ANGLAIS.

C'eſt à la perfidie que vous devez vos victoires.

L'AMÉRIÇAIN, *à part.*

Oh ! les vils brigands qui ſe diſputent à qui s'eſt le plus couvert de honte !

L'AUTRICHIEN.

Je connais toutes les manœuvres ſcélérates de votre Pitt.

L'ANGLAIS.

Je connais toutes les machinations du maréchal de Cobourg.

L'AUTRICHIEN.

Cétoit les ports de la France que vous voulez accaparer.

L'ANGLAIS.

C'étoit la Lorraine & l'Alſace que vous ambitionnez.

L'AUTRICHIEN.

Que de baſſeſſes !

L'ANGLAIS.

Que d'infamie !

L'AUTRICHIEN.

Tartaiffle !

L'ANGLAIS.

Goddem Zizmen !

SCENE VI.

LES PRECEDENS, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

EH-BIEN, eh-bien! on se querelle ici. Calmez-vous, mes chers alliés. Aujourd'hui.... nous ne devons songer qu'à nous réjouir.

L'ANGLAIS.

Comment ?

L'AUTRICHIEN.

Pourquoi est-ce ?

LE PRÉSIDENT.

Oui, mes amis, tout nous réussit, tout va à merveille; apprenez une bonne nouvelle.

L'ANGLAIS.

Expliquez-vous.

L'AUTRICHIEN.

Parlez vîte.

LE PRÉSIDENT.

Notre illustre Régent, à qui j'ai été faire ma cour ce matin, ma donné des provisions de premier Président à la cour du parlement de Provence. Je les ai dans ma poche.

L'ANGLAIS.

Au diable.

L'AUTRICHIEN.

Que m'importe ?

L'ANGLAIS.

Laissez-nous nous quereller à notre aise.

LE PRÉSIDENT.

Mon cher Milord!

L'AUTRICHIEN.

Oui, Milord, vas t'enivrer dans les tavernes de Londres, pour tâcher d'entrer dans la chambre des communes.

LE PRÉSIDENT.

Mon cher Baron!

L'ANGLAIS.

Oui, Baron; avec la principauté d'un quart de lieue, est-il rien de plus sot qu'un baron allemand?

LE PRÉSIDENT.

Milord?

L'AUTRICHIEN.

Ah! que je rougirais d'être Anglais!

LE PRÉSIDENT.

Baron!

L'ANGLAIS.

Que je serais honteux d'être Autrichien!

LE PRÉSIDENT.

Milord! Baron!

TRIO.

L'ALLEMAND.

Vous m'insultez; à l'instant même,
Monsieur, vous m'en ferez raison.

L'ANGLAIS.

Je le veux bien; à l'inſtant même,
Je veux à vous faire raiſon.

L'ALLEMAND.

D'honneur, mon plaiſir eſt extrême
De vous donner cette leçon.

L'ANGLAIS.

Une leçon! c'eſt bien vous-même
Qui recevrez cette leçon.

LE PRÉSIDENT.

Mon cher Milord, mon cher Baron,
Appaiſez-vous, finiſſez donc.

L'ALLEMAND.

J'en ſais fort bien donner aux autres,
Je ne ſais pas en recevoir.

L'ANGLAIS.

Je me paſſerai bien des vôtres;
Dans un inſtant vous l'allez voir.

TOUS DEUX.

Allons, ſortons; dans ma colère
Je ne puis me contenir.
C'eſt moi, c'eſt moi, j'eſpère,
Qui ſaurai vous punir.

L'ANGLAIS ET L'ALLEMAND.

Je ſuis certain que tout de bon
A lui je donne la leçon.

LE PRÉSIDENT.

Mon cher Milord, mon cher Baron,
Appaiſez-vous, taiſez vous donc.

Ils ſortent.

SCENE VII.

LES PRÉCEDENS, HORS L'ANGLAIS ET L'AUTRICHIEN.

LE PRESIDENT.

EH ! Meſſieurs, Meſſieurs, écoutez donc. Eh-bien ! ils vont ſe battre. Il n'y a pas de jour où les Autrichiens ne prennent querelle avec les Anglais, les Anglais avec les Pruſſiens, les Pruſſiens avec les Eſpagnols, les Eſpagnols avec les Napolitains, les Napolitains. . . . En vérité, ça n'a pas le ſens commun, le ſens commun. Cependant j'ai de bonnes eſpérances ; je me vois chancelier tout-à-l'heure ; je ſuis déjà premier Préſident. Il me ſemble que je ſuis déjà ſur mon ſiége, à l'audience, environné d'huiſſiers, de procureurs, d'avocats, de greffiers. Appellez les cauſes, huiſſier ; couvrez-vous, avocat. A propos, qu'avez-vous fait en révolution ? N'étiez-vous pas au ſiége de la Baſtille en 1789 ? au ſiége du château en 1792 ? Oui, vous étiez patriote. Rayé de la matricule. Ah ! quel plaiſir ! quel plaiſir !

AIR *de la Romance de Nina.*

QUAND le Parlement reviendra,
Quel bonheur pour moi ſe prépare !
Comme chacun admirera
Ma robe rouge & ma ſimarre !
Mais quel dommage, hélas !
Le Parlement ne revient pas.

COMME je me diſtinguerai
Dans mainte mainte grande affaire !
Pour les juger, combien j'aurai
D'eſprit avec mon Secrétaire.
Mais quel dommage, hélas !
Le Parlement ne revient pas.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

EH-BIEN ! qu'eſt-ce que c'eſt ? on dit que l'armée des français approche ; mais ces gens-là ſont fous, ma parole d'honneur.

LE PRÉSIDENT.

Fous à lier, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Mais c'eſt inimaginable.

LE PRÉSIDENT.

Ça ne ſe conçoit pas.

LE MARQUIS.

Voilà une redoute dont il n'eſt pas poſſible d'approcher.

LE PRÉSIDENT.

Pas poſſible !

LE MARQUIS.

Elle les foudroiera : c'eſt un roc.

LE PRÉSIDENT.

Un véritable roc.

LE MARQUIS.

Devant lequel une armée de cent mille hommes pâlirait.

LE PRÉSIDENT.

Elle pâlirait !

LE MARQUIS.

Annibal, Alexandre & Céſar y regarderaient à deux fois pour l'attaquer.

LE PRÉSIDENT.

Pour l'attaquer!

LE MARQUIS.

Le ſiége en ſera plus long que le ſiége de Troye.

LE PRÉSIDENT.

Beaucoup plus long.

LE MARQUIS.

Et joignez à cela l'ardeur qui va nous animer, nous autres Gentilshommes français. Nous aurons l'honneur de combattre ſous les yeux de notre Régent.

LE PRÉSIDENT.

Oh ! ça fait bien, ça.... fait bien !

LE MARQUIS.

Avouez, mon cher Préſident, que c'eſt un digne Prince.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! ne m'en parlez pas.

LE MARQUIS.

Il eſt charmant.

LE PRÉSIDENT.

Divin, délicieux.

LE MARQUIS.

On n'a pas plus de grace.

LE PRÉSIDENT.

Pas plus de grace.

LE MARQUIS.

Il m'a bien promis qu'il me ferait rendre mon château, mes terres, mes fiefs, ma petite maiſon. Car il faut vous dire qu'ils ne ſe ſont pas gênés ; ils ont tout pris, tout vendu, & très-bien vendu, qui pis eſt.

LE PRESIDENT.

C'eſt qu'ils nous font la guerre avec nos biens; voilà ce qui eſt déſagréable.

LE MARQUIS.

Oui; mais notre courage nous rendra bientôt vainqueurs; & alors quelle jouiſſance pour moi, ſur-tout, qui ſuis ſi bien auprès des Dames!

RONDEAU.

Qu'il eſt doux d'avoir en partage
Et les graces & la valeur!
Par ma figure, ou mon courage,
Je ſuis par-tout, par-tout vainqueur.
Je quitte les camps pour les belles,
En vain veut-on me réſiſter,
Je triomphe des plus cruelles,
Et je me plais à répéter:
Qu'il eſt doux d'avoir en partage
Et les graces & la valeur!
Par ma figure & mon courage,
Je ſuis par-tout, par-tout vainqueur.
Se trouve-t-il, par aventure,
Un époux ou même un amant,
Je parais. Sans bruit, ſans murmure,
Monſieur s'éclipſe prudemment;
Et moi, ſans perdre un ſeul inſtant,
Je prends ſa place en répétant:
Qu'il eſt doux d'avoir en partage
Et les graces & la valeur!
Par ma valeur ou mon courage,
Je ſuis par-tout, par-tout vainqueur.

Le Préſident répète, en chantant, les deux derniers vers du Rondeau.

LE MARQUIS.

Pour en revenir à Monſieur, comme il rendra ſon peuple heureux, ce cher Prince! Je ſuis perſuadé qu'il va ſignaler ſon avènement par des actes de bienfaiſance. Il rétablira la taille, les corvées, ſur-tout les droits féodaux.

LE PRÉSIDENT.

Un moment, un moment, s'il vous plaît. Avant de ſonger à des droits qui, à la vérité, étaient bien juſtes & bien naturels, il me ſemblerait plus convenable de s'occuper des tribunaux, ſur-tout des Parlemens.

LE MARQUIS.

Oui, pourvu que par leur entêtement à refuſer d'enrégiſtrer les édits du Roi, ils ne nous amènent pas une ſeconde révolution.

LE PRÉSIDENT.

C'eſt une épigramme, M. le Marquis; pourtant vous conviendrez que je n'ai pas tort.

LE MARQUIS.

Oh ! je ſuis bien ſûr que j'ai raiſon.

LE PRÉSIDENT.

Tenez, prenons pour juge de notre différend, Monſeigneur, qui vient fort à propos.

LE MARQUIS.

Volontiers.

SCÈNE IX.

LES PRÉCEDENS, LE PRÉLAT.

LE PRÉLAT.

De quoi s'agit-il, Meſſieurs ?

LE MARQUIS.

N'eſt-il pas vrai, Monſeigneur, que, ſans nous faire illuſion, dès ce moment, nous pouvons nous regarder comme certains de la victoire, & ſur le point d'être rétablis dans tous nos droits.

LE PRELAT.

Il n'y a pas de doute à cela.

LE PRÉSIDENT.

Pas le moindre doute.

LE MARQUIS.

Les Patriotes ſont vaincus ; nous avançons.

LE PRÉSIDENT.

Nous ſommes à Paris.

LE MARQUIS.

Je ſoutiens, n'en déplaiſe à M. le Préſident, que c'eſt par le rétabliſſement de la Nobleſſe qu'il faut commencer nos opérations.

LE PRÉSIDENT.

Avec tous les égards que je dois à M. le Marquis, j'oſais prétendre que c'était par le rétabliſſement des Tribunaux.

LE PRÉLAT.

Meſſieurs, j'ai beaucoup de confiance en vos lumières ; mais je crois que vous vous trompez tous les deux, non pas que la Nobleſſe & les Parlemens ne ſoient de très-bonnes choſes en elles-mêmes ; mais à moins que le Prince ne veuille combler le Peuple de tous les bien-faits à-la-fois, la religion, je penſe, doit paſſer avant tout. C'eſt le Ciel qui nous accorde la victoire, & nous ne pouvons mieux le remercier qu'en rétabliſſant ſes vertueux Miniſtres dans leurs anciennes propriétés.

L'AMERICAIN.

Meſſieurs, me permettrez-vous de me mêler à votre converſation ? Sans doute, vous ſerez auſſi braves dans le combat que vous êtes polis dans vos entretiens : mais, croyez-moi, attendez ſon iſſue pour ſavoir lequel des trois aura la préférence. Quant à moi, je ſuis perſuadé que vous ſerez tous traités également, & que l'un ne ſera pas plutôt rétabli que les deux autres. Ainſi, croyez-moi, remettez votre différend : auſſi-bien voici votre Chef qui s'avance avec vos compagnons.

LE MARQUIS.

Ah ! c'eſt Monſieur qui vient faire la viſite du fort.

LE PRELAT.

Oui, c'est Monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Notre bon Prince.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, MONSIEUR, TROUPE D'ÉMIGRÉS.

MONSIEUR.

BIEN ! très-bien ! Messieurs, je suis content de tous les préparatifs de défense, & sur-tout du zèle qui brille dans vos regards. Ils n'oseront jamais attaquer cette redoute, elle est inexpugnable. On l'assure ; mais me répondez-vous qu'avant peu nous soyons les maîtres du Royaume ?

LE MARQUIS.

Parole d'honneur, Monsieur.

MONSIEUR.

C'est que, si les Français ne sont plus trahis, nous sommes.... oh ! ma foi, nous sommes perdus.

LE MARQUIS.

Que votre Altesse se rassure.

MONSIEUR.

C'est qu'ils sont d'une insolence ; ils ont joué le Pape en plein théâtre : je ne serais pas étonné qu'ils me jouassent moi-même. Mais enfin puisque nous touchons au moment de la victoire, dites, comment me conseillez-vous de faire mon entrée à Paris ?

LE PRÉSIDENT.

Comme il est aimable, Monsieur ! il s'occupe déjà.....

LE MARQUIS.

Mais.... à cheval, je crois, environné de vos fidèle Sujets.

MONSIEUR.

Et vous, mon cher Préſident?

LE PRESIDENT.

Mon cher Préſident! ah! je penſe que ſon Alteſſe ſerait plus commodément en caroſſe, ſon chancelier à ſes côtés.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNERAL du Pape.

LE GENERAL.

COURAGE, braves Emigrés, la victoire eſt ſure à préſent, le ciel même combat pour vous. Je ſuis le Général des troupes que le Pape envoie à votre ſecours. Elles viennent de débarquer, & vous allez les voir défiler.

LE PRÉLAT.

J'étais bien ſûr que le Saint-Pere ne nous abandonnerait pas.

LE GENERAL.

Place, place aux troupes du Pape. (*On voit paraître quelques moines & quelques Soldats, le fuſil ſur l'épaule & le parapluie ſous le bras.*)

MONSIEUR.

Eſt-ce là tout?

LE GENERAL.

Non, vraiment. Voyez plutôt. Voyez le reſte des troupes de Sa Sainteté qui traverſe la ville. Voyez-vous la première colonne?

LE MARQUIS.

Mais c'eſt une plaiſanterie. Comment! des bœufs, des cochons, des moutons?

LE GENERAL.

De toutes les troupes du Saint-Père, ce font là les plus utiles.

LE PRESIDENT.

Il a raifon, les plus utiles, les plus utiles.

LE GENERAL.

Ce n'eft pas tout. Le vaiffeau fur lequel ces troupes étaient embarquées, était chargé de plufieurs bouteilles d'excellent vin d'Italie, dont Sa Sainteté fait préfent à votre Alteffe.

MONSIEUR.

C'eft très-joli de fa part. Allons, mes amis, buvons du vin du Pape; je ne fuis ici que le premier Gentilhomme français.

LE PRESIDENT.

Quelle modeftie! on n'eft pas.... plus aimable.

MONSIEUR.

J'ai donné ordre de dreffer ici un repas fans façon; je vous y invite tous.

LE MARQUIS.

On peut s'en rapporter à Monfieur pour l'ordonnance d'un repas.

LE PRÉLAT.

Comme il eft galant!

L'AMERICAIN.

Le ridicule perfonnage!

LE PRESIDENT.

Un jour de combat, s'occuper d'un repas : quelle prévoyance! il n'oublie rien; la jolie chofe, la jolie chofe qu'un Prince!

CHŒUR.

BUVONS, amis, à nos fuccès;
Chantons, célébrons notre gloire.

Les braves chevaliers français
Sont toujours sûrs de la victoire.

On entend un coup de canon.

LE PRESIDENT.

Marquis, combien a-t-il duré le siège de Troyes?

LE MARQUIS.

Dix ans. Ainsi nous avons du tems devant nous.

LE PRESIDENT.

J'ai peur que celui-ci ne soit pas aussi long.

LE MARQUIS.

Bah! bah!

LE CHŒUR *reprend.*

BUVONS amis, &c.

On entend le canon.

Allons, montrons notre courage;
Non, non, non, non; je n'ai pas peur,
Je n'ai pas peur, ma parole d'honneur.
Mais voici, je crois, de l'orage.

(Les Soldats du Pape dressent leurs parapluies.)

La foudre, la pluie & les vents
M'empêchent, hélas! de me battre;
Quand il fait un si mauvais tems,
Je sens mon courage s'abattre.

LES SOLDATS du Pape.

Comment tenir en même-tems
Mon fusil & mon parapluie?

L'AMERICAIN.

Vous avez sauvé ma patrie;
Je cours, braves Français, me mêler dans vos rangs,
Et combattre avec vous les Soldats des Tyrans. *(Il sort.)*

UN OFFICIER Anglais.

Sauvez-vous, sauvez-vous;
Ces Français sont des diables:
Cette redoute & ces forts imprenables,

Ils ont tout pris en un inſtant,
Entendez-vous, entendez-vous ?
(On entend de loin la Carmagnole.)

CHŒUR.

En un inſtant,
C'eſt étonnant :
Embarquons-nous, c'eſt le plus ſage :
Ah ! pourquoi fait-il de l'orage ?
Comme j'aurais eu du courage !
Ils approchent, entendez-vous ?
Allons, mes amis, ſauvons-nous.

Le canon s'est fait entendre pendant le chœur. La pluie est tombée à torrens. A la fin du morceau, on voit un corps d'Anglais reculer en désordre ; les Français couverts de sueur et trempés de pluie, arrivent en les poursuivant. Les Anglais lèvent le pont.

SCENE XII.

LE REPRÉSENTANT DU PEUPLE, L'AMERICAIN, TROUPES Françaiſes.

TOUS ENSEMBLE.

Vive la République !

LE REPRÉSENTANT.

Courage, mes amis ; il pleut, il vente, nous ſommes trempés : quel tems ſuperbe pour ſe battre ! les élémens ſe déchaînent en vain pour troubler nos fêtes, ou nous arracher au combat. Le ciel eſt toujours beau pour des Républicains. Repoſons-nous un inſtant & nous recommencerons. Touche-là, digne Américain, je me réjouis de te voir des nôtres. Tu es un brave homme ; je ne te connais que depuis un inſtant, & tu t'es déjà bien battu.

L'AMERICAIN.

Je me bats pour vous, comme vous vous êtes battus pour moi ; je ne fais que mon devoir.

LE REPRESENTANT.

Ah ! ah ! qu'apperçois-je ?

L'AMÉRICAIN.

Un repas préparé par ces Meſſieurs.

LE REPRÉSENTANT.

Par ces Meſſieurs ! je leur ſais gré du procédé. Allons mes amis, tandis qu'on prépare une ſeconde attaque, reprenons des forces, buvons et n'oublions pas que la bravoure & la gaieté font le caractère des Français ; battons-nous en chantant les bienfaits de la Liberté.

COUPLETS.

L'ESPRIT ſe perd, le corps languit;
L'homme tout entier dépérit,
Sous l'état monarchique;
Mais pour avoir ſanté, vigueur,
Eſprit courage & belle humeur,
Vive la République !

ON a nobleſſe & parlemens,
Riches, pauvres, petits & grands
Sous l'état monarchique,
Chez nous, tous les hommes égaux
Ont leur part des biens & des maux.
Vive la République !

L'HOMME n'avait vraiment à ſoi
Ses Dieux, ſes autels ni ſa foi,
Sous l'état monarchique;
Déſormais au ciel on ira
Par le chemin que l'on voudra :
Vive la République !

De vils brigands ſans foi, ni loi
Se battent ſans ſavoir pourquoi,
Sous l'état monarchique.
Chacun pour ſoi vole au combat,
Et tout citoyen eſt ſoldat :
Vive la République.

(*Après ces couplets le tambour bat.*)

LE REPRÉSENTANT.

Allons, mes amis, à vos poſtes. Tu es bleſſé, camarade.

LE SOLDAT.

Ne vous embarraſſez pas de moi : marchez ; la redoute eſt priſe, & je ſuis guéri. Qu'il eſt doux d'obtenir les invalides dans une ſi glorieuſe journée !

LE REPRESENTANT.

Brave homme !

On braque les canons contre le pont ; le pont tombe avec fracas. Deux Bataillons ſe précipitent dans la Ville : au moment où le reſte veut entrer, le Forçat ſort avec ſes camarades.

LE REPRÉSENTANT.

Mais quels ſont les gens qui ſortent de la ville ?

SCENE XIII.

LES PRECEDENS, LE FORÇAT, plusieurs PATRIOTES Toulonnais.

LE FORÇAT.

MES AMIS, mes camarades, donnez-nous des armes que nous ayons le bonheur de vaincre ou de mourir avec vous.

LE REPRESENTANT.

Qui êtes-vous ?

LE FORÇAT.

Je suis un malheureux, condamné aux galeres sous l'ancien régime. Je suis Français, Républicain. A peine avez-vous attaqué la ville, j'ai profité du désordre pour délivrer les patriotes dont les prisons regorgeaient. Armez-les, armez-moi; nous avons été opprimés, nous sommes avides de vengeance.

CHŒUR.

OUI, nous saurons la défendre,
Amis, il faut sans plus attendre,
Amis, il faut nous réunir.
Plus de pitié, plus de clémence,
Tyrans, craignez notre vengeance,
Il faut nous venger, ou périr.

LE REPRESENTANT.

Tiens, voilà le sabre que j'ai arraché à un officier Anglais.

LE FORCAT.

J'en ferai bon ufage.

LE REPRESENTANT.

Suivez-moi donc, Français; je vais vous montrer le chemin. LA RÉPUBLIQUE OU LA MORT.

L'attaque recommence; un corps de troupes attaque les remparts qui sont dans le fond du théâtre; les bombes tombent dessus, le rempart s'écroule, et laisse voir dans le fond la mer et plusieurs vaisseaux embrásés. La ville brûle; on voit une chaloupe d'émigrés à cordons bleus et cordons rouges s'enfoncer; on distingue plusieurs forçats qui cherchent à éteindre le feu. Le canon cesse, le feu s'éteint, les Français arrivent en foule sur le théâtre).

LE REPRÉSENTANT, *revenant fur la fcène.*

Victoire, victoire, mes amis! Ils étaient entrés dans Toulon en traîtres, ils en fortent en lâches. « Français, vous avez bien mérité de la Patrie. Approchez, ô vous! les plus honnêtes gens que nous ayons trouvés dans Toulon; galériens, forçats, fans doute plus malheureux que coupables, qui vous êtes conduits en républicains, je vous abfous de toutes les fautes que vous avez pu commettre: vous avez connu une patrie dès que vous l'avez vue en danger. Redevenez citoyens; vous avez payé, par votre conduite, une rançon patriotique. Confolez-vous, mes amis; les Anglais n'emportent point en fuyant l'affreufe jouiffance d'avoir fait tout le mal qu'ils pouvaient faire. Graces à ces forçats, la corderie, l'Arfenal & quinze de nos vaiffeaux font fauvés. Une partie de notre efcadre a été brulée par le crime

de nos ennemis; mais ces vaisseaux vont être remplacés par le crime des émigrés. Leur fortune reste pour payer les constructions, leurs forêts vont être converties en vaisseaux; les Républicains feront des voiles dans les lieux mêmes où les émigrés formaient des complots, & la patrie s'enrichira à-la-fois de leur fuite & de leur fortune (1). „ Embrasse-moi, mon frere, homme intrépide. Sans toi le feu prenait à un de nos plus importans magasins. Que tu dois souffrir !

LE FORÇAT.

Souffrir, quand Toulon est délivré.

LE REPRÉSENTANT.

Le Peuple français tout entier saura ta belle action, & la République ne sera pas ingrate.

LE FORÇAT.

C'est là qu'est ma plus chere récompense.

LE REPRESENTANT.

Tremblez, tyrans; avec de tels hommes, on n'est jamais vaincu.

LE FORÇAT.

Mais parmi les patriotes délivrés, je n'apperçois point le Représentant.

LE REPRESENTANT.

Qu'entends-je ? Il vivrait !

LE FORÇAT.

Oui, sans doute, le voilà.

(1) *Extrait du rapport de Barrere sur la marine.*

SCENE XIV.

LES PRECEDENS, LE DEPUTÉ EMPRISONNÉS.

LE DEPUTE.

SUIS-JE avec des Français ? La République a-t-elle vaincu ses ennemis ?

LE REPRESENTANT.

Ciel ! que vois-je ? Est-ce toi, mon cher & infortuné collègue ? tous les patriotes ont pleuré ta mort, nous t'avons cru victime de la barbarie des Anglais.

LE DEPUTE.

La mort eût été un bienfait de leur part; ils m'ont laissé languir dans le fond d'un cachot; leur industrieuse cruauté a prolongé mes tourmens & mon existence : mais on a brisé mes fers, Toulon est délivré; ne parlez plus de mes maux ; ils ont été affreux, un seul instant me les a fait oublier.

SCENE XV.

LES PRECEDENS, UN COURIER.

LE COURIER.

CITOYENS, j'arrive de Paris.

LE REPRESENTANT.

De Paris ! quelle nouvelle ?

LE COURIER.

Soldats de l'armée devant Toulon, la Convention nationale vous décerne des récompenſes civiques, ſi vous faites rentrer cette place importante ſous les loix de la République. Voilà le décret, & voilà deux piſtolets d'un travail précieux qu'un citoyen donne au premier qui entrera dans cette coupable ville.

LE REPRESENTANT.

Tiens, mon brave, te voilà récompenſé. Et toi retourne, & dis à la Convention que nous n'avions pas beſoin de ce décret pour faire notre devoir. Dis-lui que nous méritions les récompenſes au moment même où elle nous les décernait. Ainſi, les ames libres s'entendent des deux bouts de la République. Toulon eſt repris.

LE COURIER.

Toulon eſt repris ! Vive la République ! Je veux être le premier à l'annoncer à nos freres de Paris.

Il repart.

LE REPRESENTANT.

Ah ! oui, vive la République ! Cette victoire eſt déciſive pour la campagne.

LE DEPUTE.

Donne-moi ce drapeau ; il me tarde de le voir remplacer l'infâme drapeau blanc, & annoncer la délivrance de la Méditerranée.

LE REPRESENTANT.

Arrête, trompons nos ennemis. Que tous les bâtimens qui croient porter du ſecours aux Anglais dans Toulon, attirés par les ſignaux royaliſtes que nous allons laiſſer flotter ſur les forts & remparts, deviennent la proie des Français & un juſte dédommagement de la perfidie des rois coaliſés.

TOUS.

Oui, oui, oui.

LE REPRÉSENTANT.

Mes amis, mes camarades, quelle belle journée pour la France (1). Voyez à la lueur de cet incendie l'embarcation confuse & subite des héros d'Albion & des nobles Castillans. Voyez ces escadres perfides à qui les vents refusent leur secours, & que les flots indignés menacent de rejetter contre nos batteries. Voyez cet incendie coupable; il vous montre au loin sur la mer le crime des héros de Londres & de Madrid, tandis qu'il excite votre courage & qu'il excite votre marche victorieuse. « Mais écoutez (2) : les succès endorment les ames faibles, ils aiguillonnent les ames fortes. Nous n'avons rien fait tant qu'il nous reste à faire. Laissons l'Europe & l'histoire vanter la prise de Toulon, & nous, courons, volons, faisons repasser les Pyrénées aux Espagnols; qu'ils aillent raconter leur honte & leur fuite à leur tyran effrayé, & qu'ils lui disent comment les esclaves des rois sont reçus sur le territoire de la République. »

CHŒUR GÉNÉRAL.

Nous n'avons pas fini la guerre,
Marchons à de nouveaux combats:
Des vils tyrans, de leurs soldats,
Français, il faut purger la terre.

FIN.

(1) *Extrait du même Rapport de Barrere.*
(2) *Extrait d'un Rapport de Robespierre.*

De l'Imprimerie des SOURDS-MUETS, rue du Petit-Musc, près l'Arsenal.